

pauvres qui demandent l'aumône aux riches, dans les rues, dans les maisons et dans les marchés, comme font les mendiants en Espagne *et en d'autres pays civilisés* (Cartas de Cortes, p. 69). » Il est assez curieux de voir le général espagnol regarder la mendicité dans les rues comme un signe de civilisation. Les Cholulans reçurent Cortès et son armée avec beaucoup de démonstrations de confiance et de respect. Les Espagnols furent logés dans de vastes bâtiments, où pendant les deux premiers jours on leur fournit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Le troisième jour on fut moins généreux; les vivres devinrent plus rares, et on finit par ne plus leur apporter que de l'eau et du bois. Cortès, l'œil toujours fixé sur les mouvements de ses ennemis, ne tarda pas à découvrir les traces de ces machinations secrètes, de ces préparatifs de mauvais augure qui décelaient une conspiration flagrante; chaque heure qui s'écoulait lui en apportait de nouvelles preuves. Le corps auxiliaire fourni par les Tlascalans campait en dehors de la ville; les Cholulans avaient prié Cortès de ne point l'introduire dans leurs murs à cause de l'inimitié profonde qui existait entre les deux peuples, et Cortès y avait consenti comme une preuve nouvelle de confiance; mais ces auxiliaires avaient l'ordre de faire bonne garde. Huit d'entre eux vinrent annoncer au général qu'un mouvement se préparait, qu'ils avaient remarqué qu'on faisait sortir de la ville, toutes les nuits, beaucoup de femmes et d'enfants appartenant aux citoyens les plus notables, et qu'on avait sacrifié trois petits garçons et trois petites filles dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparent à quelque expédition militaire. Cette communication fut suivie d'un avis qui semblait une nouvelle faveur du ciel. Marina, la fidèle amie de Cortès, sa providence, s'était liée avec une femme de Cholula, une grande dame alliée aux premières familles du pays. Marina avait le privilège d'intéresser tous ceux qui la voyaient; sa

beauté, son esprit, son caractère élevé, l'aisance de ses manières parlèrent si fort en sa faveur, que la dame de Cholula se prit pour elle d'une vive tendresse. « Marina, lui dit-elle mystérieusement un jour, et après s'être assurée que personne n'écoutait, vous êtes jeune, belle et noble, qui peut vous retenir avec ces étrangers ennemis de nos dieux et de notre pays? Vous ne devez pas rester plus longtemps avec ces hommes cruels et méchants que le soleil enfanta dans un jour de colère; abandonnez-les et vivez avec nous. » Et comme Marina gardait le silence, la Cholulane ajouta : « Vous ne savez pas ce que vous refusez; je veux vous sauver de la mort; apprenez, Marina, que vos Espagnols sont ici dans leur tombeau; pas un ne sortira vivant de la cité de notre dieu de l'air, du grand Quetzalcoatl. Nos rues sont barricadées et coupées par des fossés et des trous légèrement recouverts de terre; sur la plate-forme de nos temples, des pierres, des traits sont réunis. Vingt mille Mexicains cachés dans le voisinage de la ville, doivent, à un signal convenu, se joindre à nos compatriotes, et fondre sur les étrangers et sur leurs alliés. Nos prêtres, répandus sur tous les points pour exciter l'ardeur des hommes, nous promettent la victoire, et ils ne nous ont jamais trompés. Marina, songez à vous. » Marina, habile dans l'art de composer son visage, ne laissa rien paraître des sentiments qu'elle éprouvait. L'amante de Cortès promet de garder un secret qu'il lui tarde d'aller confier au général. Elle est bientôt près de lui; elle l'instruit de toute la conspiration. Cortès voit d'un coup d'œil l'étendue du danger. Aussi prompt à prendre une résolution qu'à l'exécuter, il veut, en prévenant ses ennemis, exercer une de ces vengeances qui frappent tout un peuple de terreur, et font trembler les couronnes des rois sur leurs têtes. Marina, par ses ordres, parvient à attirer chez lui la noble dame et quelques prêtres instruits de tout ce qui se passe. Ils lui confirment l'existence du vaste complot dont il est environné.

C'est alors qu'il appelle sous divers prétextes les magistrats de la ville et les principaux d'entre les habitants. Lorsqu'ils sont réunis, il leur demande s'ils n'ont point à se plaindre de ses soldats. Il les invite à parler sans crainte; il leur promet toute satisfaction, et finit par déclarer que son départ est fixé au jour suivant. La réponse des Cholulans fut négative; ils continuent leur rôle de traîtres et protestent du plus grand dévouement; ils offrent une escorte au général pour l'accompagner dans sa marche, ils annoncent qu'elle sera prête au point du jour. Cortès accepta leur offre avec toute l'apparence d'une entière confiance; puis, après les avoir renvoyés satisfaits, il réunit promptement ses officiers en conseil, leur apprend ce qui se tramait et leur demande avis. L'opinion de la grande majorité de ces hommes de cœur fut conforme à la sienne. Sur-le-champ l'ordre est transmis aux Tlascalans campés hors la ville d'y pénétrer au soleil levant. Espagnols et alliés emploient la nuit à se préparer au combat. Le jour commençait à poindre lorsque l'escorte promise et une députation des quarante principaux citoyens arrivèrent au quartier de Cortès. On fit entrer tout ce monde dans l'intérieur; des gardes furent placés pour les empêcher de fuir, et Cortès, monté sur son cheval de bataille, se plaçant au milieu de ses hommes d'armes et des Cholulans et de leurs magistrats : « Cholulans, leur dit-il, j'ai voulu vous avoir pour amis; je suis venu dans votre ville comme un homme de paix; je ne vous ai fait ni tort ni dommage; loin d'avoir eu à vous plaindre de moi, j'ai consenti à tout ce que vous m'avez demandé. Vous avez désiré que les Tlascalans vos anciens ennemis n'entrassent pas dans vos murs, ils n'y sont point entrés; je vous ai invité à me faire connaître si vous aviez quelque plainte à faire de mes soldats, et vous m'avez assuré que vous n'aviez qu'à vous louer d'eux; et cependant, hommes perfides, sous l'apparence de la franchise vous me trahissez, vous voulez m'assassiner moi et

mes gens; vous appelez à votre aide les ruses infernales des lâches. Je sais tout, je connais toute l'étendue de votre exécration complot. » Et s'adressant ensuite à quelques Cholulans, Cortès ajoute : « Qui a pu vous inspirer un projet aussi barbare? quels sont vos instigateurs? » Et les Cholulans de répondre : « Ce sont les Mexicains, ce sont les ambassadeurs de Moctezuma, qui, pour être agréables à leur maître, nous ont engagés à vous massacrer vous et les vôtres. » Cortès n'eut pas plutôt entendu cette terrible accusation, qu'avec toute l'apparence d'une indignation profonde il s'adressa aux envoyés mexicains : « Ces malheureux, leur dit-il, vous imputent leur trahison; ils cherchent à se justifier en chargeant votre roi. Moi je ne puis le supposer capable d'une telle infamie au moment même où il me donne des preuves d'amitié, et lorsqu'il pourrait m'attaquer en brave, à force ouverte, à visage découvert. Ne craignez rien pour vos personnes, je saurai vous protéger. Aujourd'hui même les traîtres périront, et leur ville sera livrée au pillage. Je prends le ciel à témoin que leur perfidie seule me met les armes à la main. » A peine avait-il fini de parler, qu'un coup de mousquet donna le signal du carnage. En un clin d'œil, Espagnols, Tlascalans se jetèrent sur la foule interdite. Le sang coule à flots. Les six mille Tlascalans s'élançant de leur côté, et prennent part à cette grande boucherie; ils hurlent comme des bêtes féroces, et, sous la protection de leurs nouveaux alliés, leur rage ne connaît plus de bornes. Cependant les Cholulans se rallient, ils se forment en masses serrées et se défendent avec l'énergie du désespoir; mais l'artillerie des Espagnols et la supériorité de leurs armes les rompt, les disperse; la terre est jonchée de leurs cadavres; tout ce qui survit gagne les campagnes ou se réfugie dans les temples, pauvre asile qui n'est qu'un autre tombeau. Les vaincus cherchent en vain à s'y fortifier : des torches allumées embrasent les maisons et les édifices religieux, et la foule qui s'y pressait, ou périt dans les

flammes, ou trouve une mort plus douce en se précipitant du sommet des tours. Dans ce grand carnage qui dura deux jours, six mille Cholulans perdirent la vie. Le butin fut immense; les Espagnols prirent l'or, l'argent et les pierres précieuses; les Tlascalans s'emparèrent des plumes aux brillantes couleurs, mille fois préférées par eux aux riches métaux. Las de vengeance, Cortès retourna dans son quartier, où les nobles Cholulans étaient restés en otage; ils se jetèrent à ses genoux, ils implorèrent sa pitié; et lui, qui avait atteint son but, qui avait répandu la terreur nécessaire à ses desseins, proclama un pardon général. Il envoya des députés dans les champs inviter les fuyards, hommes, femmes et enfants, à rentrer dans la ville; en peu de jours elle fut débarrassée de ses monceaux de cadavres, et elle reprit son air de vie. Le nombre des habitants ne parut pas diminué. Ces malheureux, convaincus de la supériorité des Espagnols, se montrèrent aussi empressés à les servir que s'ils avaient eu à leur payer quelque dette de reconnaissance; hommes façonnés aux outrages du despotisme, ils baisaient avec respect des mains teintes du sang de leurs frères. Cortès mit à profit son influence pour rétablir la bonne intelligence entre Cholula et Tlascalca, et parvint à réunir sous son drapeau deux peuples qui s'étaient fait de si longues guerres. Tranquille sur la disposition des peuples qu'il laissait derrière lui, il l'était moins sur celle de Moctezuma; des nouvelles reçues de la Vera-Cruz ajoutaient à cette inquiétude. Il apprit que le seigneur de Nauhtlan (l'Almeria des Espagnols, ville maritime sur le golfe du Mexique, à trente-six milles au nord de la Vera-Cruz) ayant reçu l'ordre de Moctezuma de réduire à l'obéissance les Totonagues, premiers alliés des Espagnols, s'était jeté sur leur territoire. Eux, dans l'impuissance de résister, avaient imploré le secours du gouverneur espagnol de la Vera-Cruz. Escalante, à la tête d'une partie de la garnison, ayant repoussé l'invasion des Mexicains, avait été blessé

à mort, ainsi que sept de ses gens; un d'eux était tombé vivant aux mains des Mexicains, sa tête avait été coupée, promenée en triomphe de ville en ville et envoyée à Moctezuma. Tels étaient les fâcheux événements dont Cortès reçut la nouvelle avant de quitter Cholula, et sur lesquels il crut devoir garder un silence profond pour ne pas affaiblir le moral de ses soldats, qui avaient besoin de toute leur énergie dans l'œuvre difficile où ils se trouvaient engagés. Il paraît qu'avant son départ de Cholula les envoyés mexicains avaient inutilement renouvelé leurs instances pour détourner Cortès de poursuivre sa route vers Mexico, et que, sur son refus, ils recoururent encore à la ruse, en lui indiquant comme le meilleur chemin une voie large et bien ouverte, mais au bout de laquelle les Espagnols devaient rencontrer des passages impraticables, des précipices, et peut-être quelques embuscades. Un heureux hasard vint encore protéger le général dans cette circonstance difficile; on apercevait de Cholula la fumée du Popocatepetl, sur lequel les Indiens débitaient de terribles histoires, et dont ils regardaient le sommet comme inabordable. Cortès saisissant encore cette occasion de donner une haute idée de l'intrépidité de ses soldats, voulut que le volcan fût exploré par les plus braves d'entre eux. Laissons-le nous raconter lui-même cette aventureuse expédition. « A huit lieues de Cholula, deux chaînes de montagnes très-élevées se présentent; elles sont d'autant plus merveilleuses que le sommet en est couvert de neige au mois d'août, et que de la plus haute sortent à diverses reprises, le jour et la nuit, des masses considérables de fumée qui montent aux nues avec tant de rapidité, que les vents, si forts qu'ils soient sur ces hauteurs, ne peuvent en changer la direction verticale. Voyant donc sortir cette fumée d'une montagne très-élevée, et désireux de pouvoir faire connaître à Votre Altesse royale tout ce que ce pays renferme d'admirable, je choisis entre mes compagnons d'armes dix des plus courageux, et je leur

ordonnai de monter à cette cime et de découvrir le secret de cette fumée (el secreto de aquel humo), pour me dire comment et d'où elle sortait. »

Le capitaine Diego Ordaz était à la tête de cette expédition, et parvint jusqu'au bord du cratère, si l'on en croit Bernal Diaz; il s'en vanta probablement, et l'empereur lui permit de mettre un volcan dans ses armes.

Toutefois, Lopez de Gomara, qui a composé son ouvrage d'après les récits des conquistadores et des religieux missionnaires, ne nomme pas Ordaz comme chef de l'expédition; Cortès ne le nomme pas non plus, et ajoute: « Que les siens montèrent très-haut, qu'ils virent sortir beaucoup de fumée, mais qu'aucun d'eux ne put parvenir au sommet du volcan à cause de l'énorme quantité de neige qui le couvrait, de la rigueur du froid et des tourbillons de cendres qui enveloppaient les voyageurs. Ils entendirent, en approchant de la cime, un fracas épouvantable; ce bruit les engagea à rebrousser chemin, et ils ne rapportèrent que de la neige et des morceaux de glace, dont l'aspect nous étonna beaucoup, parce que ce pays est sous le 20° de latitude, dans le parallèle de l'île Espanola (Saint-Domingue), et que par conséquent, selon l'opinion des pilotes, il devrait y faire très-chaud. » Toutefois, si les gens de Cortès ne lui révélèrent pas le secret de la fumée, ils lui firent part d'une découverte qui avait un tout autre intérêt pour lui. En s'avancant au sommet de la chaîne dont nous venons de parler, les envoyés prirent un chemin dont ils ne connaissaient pas l'issue. Le hasard les servit bien; c'était la passe la plus praticable, la bonne route pour arriver au point culminant; parvenus à ce point, ils aperçurent la belle vallée de Mexico, et ses lacs, et la grande ville de Tenochtitlan. Cortès, enchanté de ces renseignements, ne balança pas à suivre la route qui lui était indiquée. On était alors au mois d'octobre de l'année 1519. Les Espagnols, accompagnés de quelques milliers de Tlascalans, de Totonagues et de Cholulans,

traversèrent la Cordillère d'Ahuacalco, qui réunit la Sierra-Nevada ou l'Iztaccihuatl à la cime volcanique du Popocatepetl. Ils souffrirent à la fois du froid et de l'extrême impétuosité des vents qui règnent constamment sur ce plateau; mais qu'ils furent bien dédommagés de leurs souffrances lorsque, parvenus au sommet des montagnes, cette belle contrée qui avait enchanté Ordaz et les siens apparut à leur vue! A mesure qu'ils descendaient des hauteurs de Chalco, la vaste plaine de Tenochtitlan se développait devant eux par degrés; la capitale de Moctezuma avec ses tours, ses temples, ses grands édifices, ses dômes, semblait sortir du sein d'une mer intérieure comme une ville enchantée; les eaux des lacs, bordés de champs cultivés, de villes et de villages, brillaient des feux du soleil. C'était un beau spectacle que les imaginations des Espagnols embellissaient encore: quelques-uns d'entre eux le regardaient comme un tableau de féerie, comme un rêve fantastique, tant il était inattendu. Le doute, à mesure qu'ils avançaient, disparaissait, et la réalité n'était pas au-dessous des premières impressions; tous ces hommes de guerre crurent alors que les richesses du pays surpassaient de beaucoup ce qu'on leur avait annoncé, et que la fortune allait enfin les combler de toutes ses faveurs. Un petit nombre de ces hommes n'était cependant pas sans inquiétude sur la disproportion de leurs forces avec celles qu'un grand empire pouvait leur opposer. Mais cette crainte n'atteignait pas Cortès; tout semblait favoriser ses projets. Les gouverneurs du pays venaient successivement lui offrir leurs hommages; il les entendait se plaindre de la tyrannie de Moctezuma, et lui demander aide et protection. En mettant le pied sur les terres mexicaines, il avait été témoin du mécontentement qui régnait dans les provinces éloignées. Parvenu jusqu'aux portes de la capitale, il retrouvait encore des dispositions plus hostiles au pouvoir; il ne pouvait plus douter de la haine qu'on portait au

monarque, il comptait sur elle comme sur une puissante alliée; le succès de son audacieuse entreprise lui parut assuré, nul ennemi ne se montrait. Moctezuma, qui, à la nouvelle des événements de Cholula, s'était retiré dans son palais de deuil pour obtenir le secours des dieux par le jeûne et la prière, flottait entre les résolutions les plus opposées : un jour il adoptait les conseils énergiques de son frère; un autre jour il se rangeait à l'opinion du roi de Texcuco, favorable à l'admission de ces étrangers; enfin il chargeait ce dernier de se rendre auprès de Cortès et de redoubler d'adresse pour le déterminer à ne pas passer outre. Cortès accueillit l'ambassadeur avec tous les égards dus à son rang, et continua sa marche, faisant observer partout la plus sévère discipline, et prenant, sans avoir d'ennemis devant lui, toutes les précautions de la prudence. Il s'avança par Texcuco, à la prière de deux frères du roi de ce petit État, privés de la couronne et réduits à vivre, comme des seigneurs, de fiefs. L'un d'eux, se plaignant de la partialité de Moctezuma, réclamait le trône et toutes les terres de ses ancêtres. Cette querelle de famille, que nous avons déjà signalée, était une bonne fortune pour Cortès; il promit sa protection et compta un nouvel allié de plus.

Texcuco, quoique alors inférieur à Tenochtitlan en richesses, en magnificence, était après cette capitale la ville la plus étendue et la plus peuplée de l'Anahuac. On y comptait quarante mille maisons. Elle parut aux Espagnols deux fois aussi grande que Séville : ils ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté des temples, des palais royaux, des rues, des fontaines et des jardins publics. Il en fut de même à Iztapalapan, autre grande et belle ville de douze à quinze mille habitants, apanage du frère de Moctezuma. Là Cortès fut reçu avec tous les honneurs possibles et par le chef et par tous les seigneurs du pays. « Nous fûmes logés, dit Bernal Diaz, dans de magnifiques palais bâtis en pierre

et en bois de cèdre, ayant de vastes cours et des appartements garnis de canapés recouverts d'une fine toile de coton ornée de broderies et de peinture, et dont les murs étaient bien blanchis. Il y avait des maisons neuves qui n'étaient pas encore achevées, et qui appartenaient au gouverneur ou vice-roi; elles étaient aussi solidement bâties que les plus belles maisons d'Espagne. Après avoir contemplé ces nobles édifices, nous nous promenâmes dans des jardins admirables à voir par la variété des plantes aromatiques, par de larges allées bordées d'arbres fruitiers, de rosiers, et de bien d'autres fleurs dont je ne sais pas le nom, et surtout par cette multitude d'oiseaux au plumage brillant qui s'y trouvaient réunis. De vastes réservoirs étaient remplis de poissons et couverts de canards sauvages, de sarcelles, et de plusieurs espèces aquatiques qui semblent particulières à ces contrées. On était ici sur les bords d'un lac dont l'eau très-limpide communique avec le grand lac de Mexico par un canal assez large pour permettre à de grandes barques d'y naviguer. Tout ce beau spectacle qui m'entourait me fit croire que j'étais dans le paradis terrestre, dans le plus beau jardin de la terre. A cette époque la ville était telle que je le dis : une moitié de ses maisons se trouvait dans le lac, l'autre sur la terre ferme; mais tout est détruit; ce qui était lac est aujourd'hui des champs de maïs, et les Indiens eux-mêmes peuvent à grand-peine reconnaître l'emplacement des anciennes demeures. »

« Le lendemain de mon arrivée dans cette ville, dit Cortès, je la quittai pour suivre ma route par la grande chaussée qui conduit à Mexico, chaussée bien faite, large de deux lances, où huit chevaux peuvent marcher de front, et bordée de trois gros villages, dont un surtout, très-peuplé et bien bâti, se distingue par ses temples et par son grand commerce de sel tiré des eaux du marais par ébullition et façonné en forme de pains. Une demi-lieue avant d'entrer à Tenochtitlan ou Mexico, dans un lieu nommé Xoloc,

on trouve un double mur en forme de boulevard, garni d'un parapet crénelé, qui sert de double enceinte à la ville, et va joindre de l'autre côté une chaussée aboutissant à la terre ferme. Cette double enceinte n'a que deux portes qui débouchent sur les deux chaussées en question. » Là, Cortès fit halte pour recevoir les félicitations d'une nombreuse députation de la noblesse, parée comme pour se présenter devant un roi. Ces seigneurs indiens défilèrent devant lui en le saluant à la manière du pays, touchant la terre avec la main et la baisant ensuite. Ils semblaient mettre beaucoup d'importance à cette cérémonie qui dura plus d'une heure.

« En entrant dans la ville il y a, entre l'extrémité de la chaussée et la porte, un pont de bois de dix pieds de large; afin de laisser circuler librement les eaux autour de la forteresse, ce pont, composé de lambourdes et de poutres, s'enlève à volonté. »

Avant de pénétrer dans cette grande cité de difficile accès, le prudent général disposa son monde comme s'il allait s'engager dans une place ennemie; ses colonnes se mettaient en marche, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Moctezuma. Ce n'était plus un prince incertain dans ses résolutions, mais un prince subjugué par une puissance supérieure, un prince souverain de quelques millions d'hommes venant, dans tout l'éclat de sa puissance, rendre hommage à une poignée d'aventuriers qui, pour avoir eu l'audace de lui désobéir, d'entrer malgré lui dans sa capitale, semblaient à ses yeux des êtres protégés du ciel et fort au-dessus des autres mortels. A partir de ce moment, Moctezuma appartient à Cortès. Bernal Diaz et Clavigero ont minutieusement décrit cette première entrevue; Robertson a défiguré le récit du premier en l'abrégéant. Nous allons l'abrégéer aussi, mais en lui conservant sa couleur native.

En tête du cortège s'avançaient trois officiers tenant une baguette d'or à la main; ils l'élevaient par intervalles pour annoncer au peuple la présence

du monarque et lui intimer l'ordre de se prosterner en signe de respect et de vénération; Moctezuma était placé sur une litière couverte de feuilles d'or et surmontée d'un magnifique dais chargé de plumes vertes; quatre seigneurs la portaient sur leurs épaules; il était accompagné par deux cents nobles vêtus d'un grand manteau d'étoffe de coton de même forme, comme une livrée, ayant tous sur la tête de grosses touffes de plumes de diverses couleurs. Ils marchaient pieds nus, en file, deux à deux de chaque côté de la rue, et se tenaient à distance de Moctezuma, les yeux baissés vers la terre en signe de profonde vénération. Lui, dans ses habits royaux, portait une légère couronne d'or sur le front; à ses pieds étaient attachés de riches brodequins, et sur ses épaules un manteau parsemé de lames d'or et de pierreries. Quand il fut près de Cortès il quitta sa litière. Les seigneurs de sa maison étendirent leurs propres manteaux sur la terre, afin que ses pieds ne la pussent toucher; les quatre grands feudataires de la couronne le prirent dans leurs bras et le remirent aux mains de son frère et de son neveu qui le soutinrent respectueusement. Cortès, de son côté, descendit de cheval, alla au-devant de lui, le harangua, et lui mit au cou une chaîne d'or garnie de perles et de cristaux taillés qu'il portait lui-même : présent qui fut reçu d'une manière affectueuse par le monarque. Cortès voulut l'embrasser, mais il en fut empêché par les seigneurs qui l'accompagnaient et qui ne lui permirent même pas de le toucher. Quelque temps après, un des gens du roi apporta au général deux colliers composés de coquilles de limaçons, à chacun desquels pendait huit morceaux d'or façonnés en forme de poisson d'un demi-pied de long et bien travaillés. Moctezuma les lui passa au cou, puis il reprit la route de son palais et chargea son frère de conduire les Espagnols à la demeure qui leur était destinée. La foule, accourue de toutes parts pour contempler un tel spectacle,

était immense; elle remplissait les deux côtés de la chaussée; elle était aux fenêtres, sur les toits, étonnée, interdite, surprise surtout des égards, des complaisances de leur roi envers ces étrangers que les honneurs n'endormaient pas; et qui conservaient dans leur marche l'ordre et l'attitude militaire. Leurs colonnes serrées occupaient toute cette grande et longue chaussée élevée sur le lac, et qui continue en ligne droite la route d'Iztapalapan jusqu'au centre de la ville.

Toutefois ils ne pouvaient se défendre d'un vague sentiment d'inquiétude en se voyant quelques centaines d'hommes au cœur d'une grande cité si populeuse et à quinze cents lieues de leur patrie. Ils parvinrent jusqu'au palais qui leur était destiné et qu'avait jadis occupé le roi Axajacatl. Moctezuma, qui les attendait à la porte d'entrée, prit Cortès par la main et l'introduisit dans une grande salle où il le fit asseoir sur un petit siège couvert d'un tapis de coton, et dont la forme était celle des autels de nos églises. Les murs étaient drapés d'une semblable étoffe, mais bordée d'or et de pierres précieuses. Le roi prit congé du général en lui disant : « Vous êtes maintenant dans votre propre maison; agissez en maître, prenez du repos vous et vos compagnons, bientôt je reviendrai vous voir. » Cette visite terminée, Cortès fit tirer plusieurs coups de canon en vue d'effrayer les Mexicains, puis il visita le palais qu'on lui avait donné pour habitation, grand édifice, clair, aéré, aux murailles médiocrement épaisses, flanquées de tourelles, proprement meublé de nattes, de sièges d'une seule pièce de bois, et si vaste que toute l'armée, Espagnols, Indiens, alliés, femmes, enfants et esclaves, au nombre de plus de sept mille, y étaient logés à l'aise. Les Espagnols y trouvèrent ce qu'ils pouvaient désirer pour leur sûreté. Toutefois, l'habile et infatigable Cortès prit toutes les précautions possibles; il plaça une batterie de canons en face de la porte d'entrée, et se fortifia sur tous les points comme s'il

devait soutenir un siège. L'entrée des Espagnols dans la capitale de Moctezuma, jour non moins illustre pour eux que fatal pour les pauvres Mexicains, eut lieu le 8 novembre 1519, sept mois après leur arrivée dans le pays d'Anahuac. Cortès achevait à peine de dîner lorsque Moctezuma, fidèle à sa promesse, vint lui rendre visite; le monarque le fit asseoir à son côté, tandis que tous les officiers espagnols ou mexicains se tenaient debout respectueusement. De nouveaux présents d'or, de plumes, de milliers de pièces de coton, furent apportés et offerts par le roi. Cortès se confondait en remerciements, lorsque Moctezuma l'interrompit par ces paroles : « Brave général, et vous tous ses compagnons, les hommes de ma cour et mes domestiques sont témoins de tout le plaisir que j'ai éprouvé à la nouvelle de votre arrivée; si j'ai eu l'air de m'opposer jusqu'à ce moment à la visite que vous me rendez ici, ce n'a été que pour me conformer aux idées et aux dispositions de mon peuple. Votre renommée a grossi les objets et alarmé les esprits; on a dit que vous étiez des dieux immortels montés sur des animaux sauvages d'une grandeur et d'une force épouvantable, et lançant à volonté la foudre qui fait trembler la terre. On vous a fait passer pour des monstres jetés sur le rivage par les vagues de la mer, attirés dans notre pays par une soif insatiable de l'or, et livrés à tous les genres de débauches. Enfin on a répété qu'un seul de vous mangeait plus que dix Mexicains; mais l'expérience et le temps nous ont fait voir que toutes ces choses n'étaient qu'impostures. Nous savons aujourd'hui que vous êtes des hommes mortels comme nous, bien que votre teint ne soit pas le même et que vous ayez du poil au visage. Vos chevaux, ces animaux si redoutés, sont des cerfs plus gros, plus grands que les nôtres et de forme un peu différente; et vos armes terribles, des tubes assez semblables aux cannes de roseaux avec lesquelles nous allons à la chasse, mais lançant des balles avec une plus

grande force. Nous savons aussi que vous êtes bons et généreux; que vous endurez patiemment la mauvaise fortune et ne sèvissez jamais à moins qu'on ne vous provoque par d'injustes hostilités. Je ne doute pas non plus que vous ne bannissiez de vos esprits les fausses idées que vous avez pu prendre de moi, soit par les flatteries de mes vassaux ou les adulations de mes ennemis. On vous aura dit sans doute que j'étais un dieu, et que je prenais à ma volonté, ou la forme d'un tigre, ou celle d'un lion, ou de tout autre animal; mais vous voyez maintenant de vos propres yeux que je suis de chair et d'os comme les autres hommes, quoique plus noble par ma naissance et par le haut rang où je suis placé. Les Totonagues, qui sous votre protection se sont révoltés contre moi, et dont la rébellion ne restera pas impunie, n'auront pas manqué de vous dire que les murailles et les toits de mon palais étaient d'or; et vous qui habitez un de mes palais, vous pouvez vous convaincre que les murs en sont faits de pierres et de chaux. Je conviens que mes richesses sont grandes, mais elles sont exagérées par mes sujets. Quelques-uns d'entre eux se seront probablement plaints à vous de ma cruauté et de ma tyrannie; mais ces hommes appellent tyrannie l'exercice légal de l'autorité suprême, ils appellent cruauté les rigueurs nécessaires de la justice. Abandonnons donc, l'un et l'autre, les fausses idées que l'on a pu nous donner.

« D'après les signes que nous avons observés dans les cieus, et d'après ce que nous savons de vous et des contrées d'où vous venez, nous reconnaissons que les temps fixés par nos traditions pour l'accomplissement de certaines prophéties sont arrivés; nous savons qu'il doit venir des régions de l'Orient, où le soleil se lève, des hommes destinés à se rendre maîtres de ce pays, sur lequel régna jadis un seigneur qui disparut, et dont les descendants sont nos légitimes souverains. Nous, nous ne sommes point

originaires de cette terre; il n'y a qu'un petit nombre de siècles que nos ancêtres, sortis des contrées du nord, s'y sont établis, et c'est seulement comme vice-roi du grand Quetzalcoatl que nous la gouvernons. Je reçois donc avec plaisir l'ambassade de votre roi, et je mets mon royaume à ses ordres. »

Cortès, trop habile pour ne pas voir le parti qu'il pouvait tirer de l'erreur du roi mexicain au sujet de l'origine des Espagnols, l'entretint dans une illusion qui servait si bien ses projets, et comprit qu'il devait désormais agir avec autorité, puisqu'il trouvait dans Moctezuma un vassal volontaire. Il s'étendit longuement sur la grandeur et la puissance de son maître Charles-Quint : sa mission, disait-il, était toute pacifique; il avait ordre de cimenter une alliance sincère et durable entre les deux grands rois de l'Orient et de l'Occident, et d'employer tous les moyens possibles de persuasion pour altérer et modifier différentes lois et usages du Mexique contraires à la justice et à l'humanité. Ceci le conduisit à parler de la religion des peuples de l'Anahuac, à s'élever contre leur idolâtrie, leurs superstitions, et à réclamer surtout l'abolition de ces exécrables sacrifices humains qui outrageaient la Divinité et tous les sentiments de la nature. Malgré cette sortie sur un sujet aussi délicat, la plus grande cordialité régna dans cette entrevue; les deux chefs se séparèrent avec de mutuelles protestations de bienveillance, et nul doute que cet heureux début, ces préliminaires pacifiques, n'eussent garanti aux Espagnols, sans coup férir, la pleine et paisible possession de toute cette vaste monarchie, s'ils s'étaient conduits avec une prudence égale à leur courage. Dans la visite que Cortès, accompagné de ses capitaines, rendit le lendemain au roi, les choses se passèrent de la même manière; le général fut reçu comme s'il eût été l'égal du monarque; celui-ci s'informa beaucoup de tout ce qui concernait le gouvernement et les productions de l'Es-

pagne; mais Cortès, le plus ardent de tous les catholiques, au lieu de répondre à ces questions, commença par catéchiser Moctezuma : il lui parla de la création du monde, d'un seul Dieu, de son Fils Jésus-Christ, de la Trinité, de la messe, de la confession, des joies du paradis, des tourments de l'enfer, choses excellentes sans doute à enseigner, mais qu'il était bien permis à Moctezuma de ne pas comprendre du premier coup.

Cortès revint sur les sacrifices humains, et exigea formellement leur abolition; Moctezuma ne concevait pas comment l'Espagnol trouvait mauvais qu'on sacrifiât aux dieux des hommes qui, à raison de leurs crimes ou de leurs mauvais succès à la guerre, étaient destinés à la mort; et cependant, soit qu'il fût convaincu des bonnes raisons de Cortès, soit qu'il voulait plaire aux Espagnols dont il avait peur, il promit qu'on ne servirait plus de chair humaine sur sa table. Quant à sa conversion au christianisme, il ne fut pas si facile : il soutint que les dieux des Mexicains ne leur ayant fait que du bien, et valant ceux des Espagnols, il y aurait ingratitude à les abandonner. Cortès n'insista pas pour cette fois, et se retira.

Une pensée de conservation l'occupait tout entier : l'ivresse d'un premier succès ne lui cachait pas le danger de sa position, et il sentait le besoin d'appeler l'adresse à son aide : le monarque était à lui, mais il avait la noblesse à conquérir. Il chercha à se l'attacher par ses prévenances, par la douceur et la dignité de ses manières; il avait à se rendre le peuple favorable, il ordonna à ses soldats de s'observer avec tant de soin qu'aucune plainte ne pût être raisonnablement portée contre eux. Toute cette politique n'était qu'un masque jeté sur une audacieuse ambition; l'homme de paix en apparence roulait dans sa pensée les projets les plus hostiles et l'entreprise la plus hardie. Toutefois il ne voulait rien exécuter sans avoir une connaissance parfaite de cette grande capitale

où il se trouvait en quelque sorte enfermé. Pour l'observer à loisir sans exciter d'alarmes, et prendre une idée exacte de la force et des moyens de résistance des Mexicains, il pria Moctezuma de lui permettre de visiter les palais royaux, les principaux temples et la grande place du marché. Ceci lui fut accordé avec empressement; le malheureux roi, sans défiance, permit aux Espagnols de tout examiner. Nous allons, avec les récits de Cortès, de Bernal Diaz, d'Acosta et de Clavigero, prendre une idée de l'ancienne capitale de l'Anahuac.

Le plus ancien document que nous possédions sur Tenochtitlan, son lac et ses environs, se trouve dans une lettre adressée par Cortès à l'empereur Charles V, le 30 octobre de l'année 1520. Nous citons en entier ce curieux passage. « La province dans laquelle est située la résidence de ce grand seigneur Moctezuma, dit Cortès, est circulairement entourée de montagnes élevées et entrecoupée de précipices. La plaine contient près de soixante-dix lieues de circonférence, et dans cette plaine se trouvent deux lacs qui remplissent presque toute la vallée, car, à plus de cinquante lieues alentour, les habitants naviguent en canots (*). De ces deux grands lacs l'un est d'eau douce et l'autre d'eau salée. Ils sont séparés l'un de l'autre par une petite rangée de montagnes (***) qui s'élèvent au milieu de la plaine. Les eaux du lac se mêlent ensemble dans un détroit qui existe entre les collines et la haute Cordillère (****). Les villes et les villages nombreux construits sur les bords de ces lacs commercent entre eux par des canots sans passer par la terre ferme. La grande ville de

(*) Il faut observer que le général ne parle que de deux lacs, parce qu'il ne connaissait qu'imparfaitement ceux de Zumpango et de Xaltocan, entre lesquels il passa à la hâte dans sa fuite de Mexico à Tlascala, avant la bataille d'Otumba.

(**) Les collines coniques et isolées près d'Iztapalapan.

(***) Sans doute la pente orientale des Cerros de Santa-Fé.

Temixtitlan (Tenochtitlan) est fondée au milieu du lac salé, qui a ses marées comme la mer (*). Depuis cette ville jusqu'à la terre ferme il y a deux lieues, de quelque côté qu'on veuille y entrer; quatre digues y mènent : elles sont faites de main d'homme, et ont la largeur de deux lances (vingt pieds environ). *Temixtitlan* est grande comme Séville ou Cordoue; les rues, je ne parle que des principales, sont droites et larges. Mexico renferme plusieurs grandes places qui servent de marchés : un d'eux, entouré de portiques, est plus grand que la ville de Salamanque. Soixante mille acheteurs ou vendeurs s'y trouvent réunis (**); il y a des rues uniquement occupées par des herbicides, par des orfèvres et des joailliers, par des charpentiers, par des peintres, etc. On remarque aux différentes entrées de la ville des barrières, près desquelles se tiennent plusieurs commis chargés de percevoir les droits imposés sur les marchandises et les objets de consommation. Le peuple y est mieux et plus élégamment habillé que dans les autres villes de l'empire, parce que le séjour du monarque et des grands seigneurs y a introduit des modes particulières et des habitudes plus recherchées. La noblesse surtout y déploie un grand faste : elle se fait porter en litière et suivre dans les

(*) *Temixtitlan*, *Temistitan*, *Tenoxtitlan*, *Temihitlan*, sont des changements vicieux du nom de *Tenochtitlan*. Les Aztèques ou Mexicains s'appelaient eux-mêmes *Tenochiques*, d'où dérive la dénomination de *Tenochtitlan*. Quant aux prétendues marées, ce n'est probablement qu'un jeu périodique des vents d'est; lorsqu'ils soufflent avec violence, les eaux du lac de Texcuco se retirent vers le bord occidental, et laissent quelquefois à sec, ainsi que l'a remarqué M. de Humboldt, une étendue de plus de six cents mètres de long. Ce mouvement des vents a pu faire naître à Cortès l'idée de marées régulières.

(**) Nous avons déjà fait connaître, d'après le même récit de Cortès, les principaux produits de l'agriculture ou de l'industrie aztèque qu'on trouvait dans ce marché.

rues par des esclaves. Les mœurs y ont beaucoup de rapport avec celles d'Espagne; on y remarque à peu près le même ordre et le même ensemble. La police de cette grande capitale frappe d'étonnement; elle semble merveilleuse chez une nation barbare séparée de tous les peuples policés et si loin de la connaissance du vrai Dieu. »

Ornée de nombreux téocallis, dont la partie la plus élevée semblait monter dans les airs en forme de minaret, entourée de digues, posée au milieu des eaux, assise sur des îles de verdure, recevant à chaque heure du jour des milliers de barques qui répandaient la vie sur son beau lac, *Tenochtitlan*, d'après le récit des premiers conquérants, devait ressembler à Venise ou à ces villes du Delta de la basse Égypte au moment des grandes eaux du Nil. Bernal Diaz la compare à un immense échiquier, et avec raison, puisqu'elle était divisée en carrés réguliers, ainsi que nous le voyons sur le fragment du plan de cette capitale dressé vers l'époque du dernier des Moctezuma, et que M. Bullock a retrouvé et publié. Chacun des carrés grands ou petits avait un temple, sur le frontispice duquel on lisait en caractères aztèques le nom du dieu ou de la déesse à laquelle il était consacré. La circonférence de l'ancien Mexico était d'environ dix milles, le nombre de ses maisons de soixante mille. Sa population peut être évaluée à trois cent mille âmes. Ses rues étaient lavées et nettoyyées chaque jour, et par de nombreux canaux les provisions nécessaires à sa consommation lui arrivaient de toutes parts. Un grand nombre de ponts de bois, assez larges pour le passage de dix cavaliers de front, liaient entre eux les différents quartiers, comme dans nos villes d'Europe. Mexico tirait l'eau douce de ses fontaines, des sources de Chapultepec; elle lui arrivait par un long aqueduc, travail admiré des Espagnols. Ces eaux, conduites dans des tuyaux de terre cuite, étaient distribuées sur tous les points de la ville. Les anciennes relations parlent avec admiration, et certainement avec exagération, du

caractère grandiose des édifices de la royale cité.

Tous les temples se ressemblaient à l'extérieur. Mais le grand téocalli se distinguait de tous les autres par son immense étendue, ses hautes proportions et sa destination. Il ne datait que de 1486, six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Son enceinte, dessinée par d'épaisses murailles de huit pieds de haut, surmontées de créneaux en forme de niches, et couvertes de reliefs en pierre, représentant des serpents entrelacés, lui donnait l'aspect d'une ville de guerre soigneusement fortifiée; ses quatre portes correspondaient aux quatre points cardinaux. La grande pyramide qui s'élevait au centre avait cette même orientation, commune aux édifices de ce genre, asiatiques ou égyptiens. Le monument mexicain avait quatre-vingt-dix-sept mètres à sa base, et trente-sept autres de hauteur; il avait l'aspect d'un cube énorme. On y distinguait cinq étages ou assises. Un grand escalier conduisait à la cime de cette pyramide tronquée; ici, sur la plate-forme, s'élevaient deux petits autels dans deux chapelles en forme de tours; ici se montraient deux hideuses idoles, l'une de Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Teotl ou l'être suprême invisible; l'autre de Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, le dieu protecteur des Aztèques, auquel le temple était particulièrement dédié. Là aussi, non moins hideuse que les idoles, se trouvait la pierre des sacrifices, la pierre verte sur laquelle les prêtres étendaient les victimes humaines. Trente-neuf petites chapelles, consacrées à autant de divinités, entouraient la grande pyramide, dont l'intérieur servait, comme nous l'avons déjà remarqué, à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Rois et nobles aussi avaient des oratoires dans l'enceinte du temple, qui renfermait encore des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, et plusieurs couvents d'hommes et de femmes. Cortès affirme que, dans cet enclos, une ville

de cinq cents feux aurait pu être élevée. C'est là que, suivi de ses principaux officiers et accompagné de Moctezuma, il obtint dans les premiers jours de son arrivée la permission de pénétrer; là qu'il fut saisi d'horreur à l'aspect d'une muraille de têtes et d'ossements d'hommes, symétriquement arrangés, à la vue des pavés rougis par le sang des victimes, à l'odeur qui s'exhalait de cet ossuaire hideux; là que, ne pouvant retenir son indignation, il se répandit en imprécations contre les idoles et leur culte infernal (*).

Si, des temples des dieux, nous passons avec les Espagnols dans les palais royaux, nous les voyons sous la forme d'une réunion de maisons spacieuses, mais basses. La résidence habituelle de Moctezuma était un vaste édifice bâti en pierre et en mortier de chaux. Il avait vingt portes donnant sur des pla-

(*) Voici le récit de Clavigero. Les Espagnols, quelques jours après leur arrivée, monterent sur la plate-forme du grand temple. Moctezuma, qui leur permettait cette visite, les avait précédés afin que sa présence les empêchât de se livrer à quelque voie de fait répréhensible. Cortès, de ce point élevé, put observer à son aise l'ensemble de la ville et tout le pays qui l'environne. Lorsqu'il eut bien examiné ce vaste panorama, il lui vint en pensée de pénétrer dans le sanctuaire, ce qui lui fut accordé du consentement des prêtres. Les Espagnols, admis dans le lieu saint, ne virent pas sans horreur les traces des sacrifices humains, et sans compassion l'aveuglement des Mexicains pour un tel culte. Cortès, le plus irrité de tous, se tournant vers Moctezuma, lui dit brusquement: « Je m'étonne qu'un prince aussi sage que vous puisse adorer comme l'image des dieux ces abominables figures de démons. » A ces outrageantes paroles, Moctezuma se contenta de répondre: « Si j'avais pu soupçonner que vous parleriez de nos dieux avec une telle irrévérence, jamais je n'aurais consenti à vous introduire dans leur temple. » Cortès, voyant l'irritation du monarque, chercha quelque excuse banale, et prenant soudainement congé pour se retirer dans son quartier: « Allez en paix, lui dit Moctezuma, moi je reste pour apaiser par mes prières les dieux que vous avez outragés. »

ces publiques et des rues diverses. On y remarquait trois vastes cours ornées de fontaines jaillissantes, et de grandes salles de réception, dans l'une desquelles trois mille hommes se trouvaient à l'aise; puis de longues enfilades de chambres, les unes aux murs incrustés de pierres polies et brillantes, les autres aux portes et aux lambris de cèdre et de cyprès couverts de sculptures. Là, dans l'enceinte du royal asile, les vieux chroniqueurs du temps de Cortès nous montrent le sérail des femmes, les logements des ministres, des grands dignitaires du royaume, des officiers du monarque et de sa cour nombreuse et brillante. A Moctezuma appartenait aussi, dans l'ancien Mexico, plusieurs palais destinés aux rois alliés, aux princes tributaires, aux nobles voyageurs, et quelques autres réservés pour un saint usage; ils servaient d'hospice aux vieillards, aux pauvres, aux infirmes, aux malades indigents, nourris et soignés aux frais du trésor.

D'autres édifices publics attiraient encore les regards; c'étaient de grandes ménageries dont l'Europe n'offrait pas alors le modèle. L'une d'elles se composait de plusieurs chambres basses et de galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce. Ces galeries donnaient sur un vaste jardin coupé de massifs d'arbres et de plusieurs étangs, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée, destinés aux oiseaux aquatiques. Là se trouvaient aussi des oiseaux doux et paisibles dont le plumage éclatant et varié servait à composer les ingénieuses mosaïques des Aztèques. On leur donnait pour nourriture ce qu'ils avaient coutume de manger dans leur état de liberté, graines, fruits ou insectes; trois cents hommes étaient occupés à les soigner. Ils avaient leurs médecins ordinaires qui habitaient le même local, observaient leurs maladies et y apportaient de prompts remèdes. Quelques-uns de ces employés surveillaient les œufs pendant l'incubation, d'autres recueillaient en certaines saisons les plumes employées au travail des mosaïques.

Cette ménagerie occupait l'emplacement où l'on voit aujourd'hui le couvent de Saint-François.

L'autre bâtiment, destiné aux animaux féroces, se composait d'un grand nombre de chambres souterraines de plus de six pieds de profondeur sur seize de longueur, et de vastes cours pavées de larges dalles et divisées en appartements. Ici l'aigle royal et les vautours, les jaguars, les lions, les loups, les chats sauvages et les autres bêtes féroces étaient renfermés. On les nourrissait de daims, de lièvres, de lapins, et, ce qui est horrible à raconter, des entrailles des victimes humaines. Ici de hideux crocodiles s'agitaient dans des viviers fermés de murailles, et des serpents, de toutes les couleurs, gardés dans de larges tonnes, faisaient entendre leurs affreux sifflements. Les poissons avaient des réservoirs particuliers, dont deux fort beaux existent encore, et peuvent être vus au palais de Chapultepec.

Dans l'un des bâtiments royaux on avait placé le grand arsenal de l'empire, où toutes les espèces d'armes offensives et défensives, toutes les enseignes militaires en usage parmi les peuples de l'Anahuac se trouvaient rassemblées. Là, un nombre immense d'ouvriers était employé à la fabrication des armes; et dans d'autres édifices, des ateliers de peintres, de sculpteurs, d'orfèvres, travaillaient constamment pour la cour. Il y avait même un quartier où l'on élevait des troupes de danseurs pour les plaisirs du roi.

Entre toutes les beautés de l'ancien Mexico, les jardins botaniques, qui accompagnaient les palais royaux ou les ménageries, étaient particulièrement remarquables. On y cultivait les plantes les plus rares, les fleurs les plus brillantes comme les plus communes avec un soin qui dut d'autant plus émerveiller les Espagnols, qu'ils ne trouvaient rien à comparer chez eux à des établissements de ce genre. Les Antilles, où ils venaient de s'établir, ne leur avaient offert aucun monument artistique. Là, des huttes

pour palais ; là, des insulaires presque dans l'état de nature, presque nus sous un chaud climat, passant leur vie dans un doux repos, et trouvant dans une culture facile et une industrie sauvage tout ce qui pouvait satisfaire le petit nombre de leurs besoins.

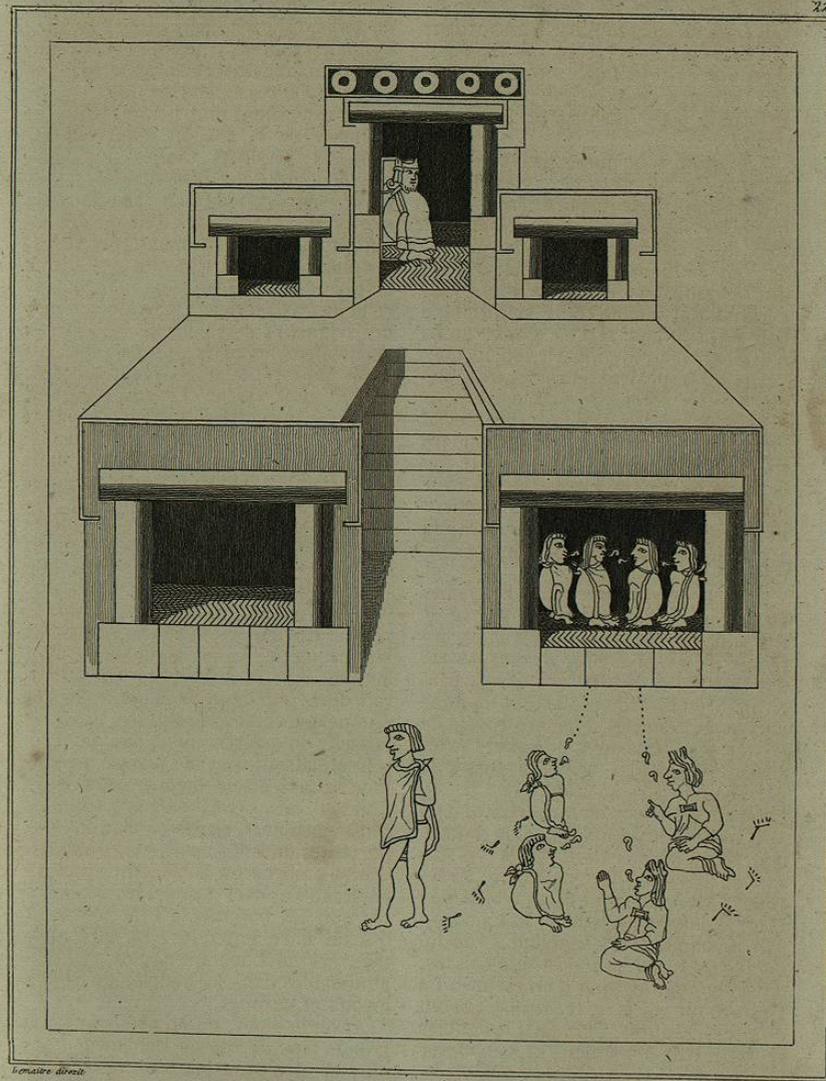
C'était un tout autre spectacle dans la ville de Moctezuma ; c'était une civilisation toute particulière, à laquelle les compagnons de Cortès étaient loin de s'attendre. Cette circonstance, en influant sur leur jugement, dut les entraîner dans une voie d'exagération qui semble toute naturelle à leur position, et si l'on ajoute qu'ils n'avaient, pour nommer les objets nouveaux qui frappaient leurs regards, que des termes employés en Europe pour exprimer les détails d'un ordre social entièrement différent, on s'expliquera facilement les erreurs qu'ils ont pu commettre dans le tableau de la cour du monarque ; à eux donc appartient la responsabilité de cette peinture qui a quelque chose d'oriental et de fantastique.

Chaque matin six cents seigneurs feudataires se rendaient au palais vêtus simplement, parce qu'il était défendu de se présenter devant le roi dans de riches habits, nus pieds, parce qu'il était ordonné à tout homme qui entrait dans la demeure royale de laisser ses chaussures à la porte extérieure. Ces nobles venaient passer la journée dans les antichambres. Ils s'y tenaient silencieux ou ne parlaient qu'à voix basse. Introduits devant le monarque, ils se prosternaient trois fois, disant au premier salut : Seigneur ; au second : Monseigneur ; et au troisième : Haut et puissant seigneur. Ils lui adressaient ensuite leurs suppliques, ou lui demandaient ses ordres la tête baissée, dans l'humble attitude d'un esclave. La réponse du roi était transmise par un de ses secrétaires. Cela fait, les nobles se retiraient à reculons et sans lever les yeux.

Cette salle d'audience mérite bien un coup d'œil. C'était la salle à manger, où nous voyons le monarque assis sur

un fauteuil fort bas devant un large coussin, espèce de divan qui lui servait de table. Nappes, serviettes, essuie-mains en toile de coton d'une extrême finesse, éclataient de blancheur. Si nombreux étaient les plats du dîner royal, qu'ils couvraient une bonne partie du plancher de la grande salle. Gibier, poissons, légumes, fruits, s'y montraient apprêtés de mille manières, tant l'art de cette cuisine était varié dans ses ressources. Des coupes d'or ou des coquilles de mer artistement travaillées, les unes pleines de chocolat, les autres de diverses liqueurs de cacao, ornaient ce pompeux service. Quatre cents jeunes seigneurs servaient de laquais ; ils apportaient les plats, les présentaient à Sa Majesté, et se retiraient aussitôt qu'elle était assise. Le roi indiquait avec une baguette celui dont il voulait manger, et le surplus était distribué aux nobles que nous avons vus dans l'antichambre. Quatre jeunes femmes, six ministres et l'écuyer tranchant, assistaient au dîner du roi. Cet officier avait charge de fermer la porte aussitôt que le roi avait pris place à table, afin que personne ne pût le voir manger. Nul des assistants ne lui adressait la parole. Les dames et l'écuyer tranchant le servaient et lui présentaient le pain de maïs cuit avec des œufs. On lui faisait de la musique pendant le repas, ou quelques bouffons d'office, nains ou bossus, le divertissaient par des histoires plaisantes et de joyeux propos. Moctezuma disait qu'à travers leurs folies il découvrait souvent d'utiles renseignements, et des révélations importantes dont il faisait son profit ; ingénieux moyen probablement employé pour faire arriver jusqu'à lui des vérités que les hommes d'Etat n'avaient osé lui faire entendre, et qu'il eût trouvées fort inconvenantes et très-punissables dans la bouche de sujets loyaux et dévoués.

Après le dîner, on lui présentait une grande pipe de roseau richement garnie, et il s'endormait en fumant. A son réveil, il recevait les grands du royaume, puis des poètes musiciens lui chantaient les exploits de ses ancêtres



Moctezuma sur son Trône.

et les événements glorieux de la patrie; d'autres fois il s'amusa à voir des espèces de saltimbanques faiseurs de tours d'adresse et sauteurs de cordes. Tantôt il se promenait dans ses parcs en chassant, tantôt il allait visiter ses maisons de campagne. Quand il sortait, il était porté sur les épaules des nobles, dans une petite litière couverte d'un riche dais, et suivi d'un nombreux cortège de courtisans. Tout le peuple sur son passage s'arrêtait; hommes et femmes fermaient les yeux, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par la splendeur de sa majesté, et s'il venait à descendre de sa litière, on étendait des tapis devant lui, ainsi que nous l'avons déjà vu pratiquer lors de sa première entrevue avec Cortès. Moctezuma se baignait tous les jours; il changeait d'habits quatre fois par jour, et ne reprenait jamais celui qu'il avait quitté; il le donnait en présent à ses nobles officiers, ou à ceux de ses soldats qui s'étaient distingués par une action d'éclat. Les femmes de son sérail qui n'avaient plus le bonheur de lui plaire étaient aussi distribuées en cadeaux à ses favoris. Telles étaient en 1520 la ville et la cour du roi des Aztèques.

La fortune de Cortès semblait complète: arrivé au milieu de la capitale d'un grand et peuplé royaume, traité par le monarque avec des égards qu'aucun mortel n'avait jamais obtenus de lui, redouté des peuples comme un être privilégié qui dispose de la foudre et de monstres rapides comme le vent, commandant à des soldats intrépides, dévoués et qui ne trouvaient rien d'impossible, l'avenir semblait lui appartenir, et sa confiance dans de futurs succès justifiée par les événements du passé. Toutefois à ces pensées rassurantes se mêlaient des réflexions qui étaient beaucoup moins: il se voyait, lui vainqueur, emprisonné au centre d'une immense cité, dont l'étrange construction, la disposition du terrain et la nature des voies de communication offraient tant de moyens de défense. Que l'on brisât les ponts, que l'on coupât les chaussées, que l'on barricadât les rues, et il était pris comme dans un piège. Les

Tlascalans l'avaient cent fois averti de se défier des paroles de Moctezuma, de ses promesses, de ses bienfaits. Aujourd'hui même ils lui répétaient encore qu'il serait imprudent de se reposer sur sa foi; qu'il n'avait permis l'entrée de sa capitale aux Espagnols que par les conseils des prêtres et pour les anéantir d'un seul coup; sa bienveillance, ses égards n'étaient qu'un manteau dont il couvrait des desseins perfides; ses riches présents, ses paroles emmiellées, ses prévenances ressemblaient aux fleurs qui tapissent le bord d'un précipice, placées là par un mauvais génie dans le but d'attirer le voyageur à sa destruction. Ces craintes d'alliés fidèles étaient partagées par Cortès. Tout le portait à croire que l'expédition du général mexicain contre les Totonagues, et dans laquelle Escalante avait perdu la vie, était l'œuvre du roi, ou du moins qu'il l'avait tolérée. L'affaire de Cholula lui semblait accuser également la franchise du monarque. Il savait encore par ses espions que si la masse du peuple ne s'occupait que d'affaires, de cérémonies religieuses et de réjouissances publiques, les nobles ne montraient pas une telle insouciance; chez eux l'irritation était grande et générale; leur contenance trahissait d'hostiles projets. On voyait qu'ils se sentaient profondément blessés par la présence de l'étranger. Ils s'expliquaient hautement sur les moyens de le chasser ou de l'anéantir en lui fermant toute retraite. Les prêtres n'étaient pas mieux disposés: ils redoutaient son zèle fanatique; ils le signalaient comme l'ennemi des dieux, et ils montraient les dieux indignés de sa présence dans la ville royale. Dans cet état des esprits, un mot de Moctezuma pouvait appeler aux armes toute la population de sa grande capitale. Cortès ne l'ignorait pas, mais il mettait son espoir dans l'irrésolution et la faiblesse de ce prince; il savait que personne n'agirait sans ses ordres et contre sa volonté, seule loi de l'empire. De telles données durent naturellement influencer sur la politique du